

OLIVIER MASSON†

NOUVELLES NOTES D'ANTHROPONYMIE GRECQUE

aus: Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik 119 (1997) 57–75

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

NOUVELLES NOTES D'ANTHROPONYMIE GRECQUE*

XV. Les quatre hétaires d'Euphronios

Comme on sait, il n'existe pas de recueil spécial des inscriptions qui figurent sur des vases attiques¹. Certaines, connues depuis longtemps, se trouvent citées dans divers ouvrages, souvent de manière partielle. C'est le cas pour l'intéressante épigraphe des "hétaires"² fournie par un vase du célèbre peintre athénien Euphronios, pourtant connue depuis le milieu du XIX^e s.

Le vase, un psykter en bon état, haut. 34 cm., fit partie de la collection Campana, puis entra au Musée de l'Ermitage (Saint-Pétersbourg), inventaire actuel B 1650. Un dessin d'une très belle facture montre quatre femmes nues à demi-étendues, au banquet, chacune accompagnée de son nom, avec en plus une brève déclaration pour l'une d'elles, le vase étant signé d'Euphronios³. Sur les inscriptions, l'essentiel a été très vite dit par deux archéologues connus, H. Brunn et C. Jahn, dans des articles que les bibliographies ultérieures négligent parfois à tort.⁴

Les légendes sont peintes en petits caractères, soit dextroverses, soit sinistroverses. Je les reproduis ici d'après la lecture récente de H. Immerwahr, no. 361, sauf pour la dernière lettre du premier nom, [ε] plutôt que ε⁵: Ἀγάπ[ε] (rétr.). Σμίκρα. τὴν τὰνδε λατάσσω, Λέαγρε. Παλαιστό. Σεκλίνε (rétr.).

Les noms des hétaires sont plus ou moins remarquables, à l'exception de celui de Σμίκρα, porteuse d'un sobriquet banal "Petite"⁶; trois exemples seulement dans le répertoire attique, mais 28 pour le masculin Σμίκρος et les dérivés⁷. Mais il convient d'examiner la petite phrase que serait prononcée pas la femme, "Pour toi, ô Léagros, je te lance celle-ci". Les premiers exégètes, Bruhn et Jahn, ont aussitôt compris qu'il s'agit d'une allusion au jeu du cottabe, le reste de vin (ἡ λάταξ) étant lancé par Smikra en l'honneur de Léagros, un Athénien connu, mort dans la bataille de Drabeskos en 465/4, qui est nommé ailleurs sur des vases de notre peintre⁸. Ils ont aussi relevé l'emploi du dorien dans cette phrase, probablement dû au fait que le jeu du cottabe était d'origine dorienne⁹. En effet, les formes doriennes sont

* Suite des Notes XII–XIV dans cette revue 112 (1996), 143–150, et fin. Il s'agira surtout ici de noms de femmes (no. XVII), en prolongement de mon étude "Remarques sur les noms de femme en grec", *Museum Helveticum* 47 (1990), 129–138.

Le Professeur Olivier Masson est décédé le 23 février 1997, alors qu'il venait d'achever la rédaction de cet article, dont la publication d'une partie (XV–XVIII) m'a été confiée. En accomplissant ce devoir de *pietas* envers un collègue disparu, j'ai la satisfaction de faire profiter nos collègues épigraphistes de sa science. – Thomas Drew-Bear.

¹ On doit avoir recours au beau livre de H. R. Immerwahr, *Attic Script*, Oxford, 1990, mais l'auteur s'occupe en premier lieu de l'écriture, non de la philologie de ces documents.

² Comme on sait, on a abusé de ce terme au XIX^e s. et encore chez Bechtel, *AFN* et *HPN*. Après Ad. Wilhelm, remarques de L. Robert, surtout dans *L'épigramme grecque*, Entr. Fond. Hardt XIV (1969), 341 (*Bull. épigr.* 1970, 200). Dans la perspective traditionnelle, utile article de Karl Schneider, *RE*, s. v. *Hetairai* (1913). On notera que le commode index alphabétique des noms, rédigé en grec, suit bizarrement l'ordre de l'alphabet latin.

³ Quatre belles reproductions en couleurs se trouvent dans le volume collectif *Euphronios peintre à Athènes au Ve s. avant J.-C.*, dir. A. Pasquier, Paris, 1990, 165–167; on y trouve la bibliographie nécessaire.

⁴ H. Brunn, *Bull. Inst. Corr. Arch.* 1859, 126–128; O. Jahn; *Philologus* 26 (1867), 221–222 (dessins pl. I).

⁵ On arrive à une cassure du vase et une lettre entre crochets semble préférable à l'épsilon pointé que fournit Immerwahr.

⁶ Le nom est complet; à tort M. Guarducci, *Epigrafia Greca* III 1975, 466 sq., place des crochets droits.

⁷ *Lexicon* II, articles correspondants.

⁸ Voir Guarducci, *o. c.* 467.

⁹ Brunn et Jahn, articles cités; indication reprise par tous les commentateurs ultérieurs, notamment P. Kretschmer, *Griech. Vasenschriften* (1894; réimpr. 1969), 87; autrement M. Guarducci, *loc. cit.*, qui envisageait une origine dorienne certes possible pour la locutrice.

claires, avec au début le pronom au datif τίν répondant à σοί¹⁰. Le verbe λατόσσω semble être demeuré un hapax; il est en tout cas bien plus ancien que son doublet λαταγέω (autre hapax, mais chez Lucien).

Les noms des autres femmes sont tous des plus rares. Le plus intéressant est celui d'Ἀγάπῃ. En 1859, Brunn songeait à Ἀγάπα ou Ἀγαπία (le second impossible puisque tardif); ensuite Jahn, rappelant que le substantif ἀγάπη apparaît assez tard¹¹, songeait à Ἀγάπ[ημα], leçon qui sera adoptée notamment par W. Klein et F. Bechtel¹², mais qui n'est pas satisfaisante; outre la disposition des lettres, il faut noter que les noms de femme tirés d'abstraites neutres en -μα, aujourd'hui bien connus, ne sont pas des plus anciens¹³. Il faut donc s'en tenir au nom simple Ἀγάπῃ. Nous ne devons plus nous laisser arrêter par l'objection chronologique. En effet, un bon exemple ancien du nom de femme Ἀγάπα est connu depuis quelque temps en Thessalie, *SEG* 19, 422 = Decourt, *I. Thessalie* I, no. 82: à Pharsale, couvercle d'ostéothèque avec le nom seul, lecture évidente (V^a). Nous avons donc ici un nouvel exemple d'un phénomène connu: un ou deux spécimens d'un nom propre viennent remonter d'une manière considérable la date d'un élément du lexique que les textes littéraires conservés ne nous livrent que plus tard¹⁴.

Les deux autres hétaires portent également des noms remarquables. Que représente Σεκλίνη, lecture assurée? Un autre vase de même époque mais non d'Euphronios, Immerwahr no. 414 (Bruxelles) confirme l'orthographe. Le premier, semble-t-il, W. Klein a proposé de voir ici un nom forgé à partir d'une formule σὲ κλίνη "couche-toi!". Cette idée plutôt naïve a rencontré des partisans¹⁵ mais aussi des adversaires. Ainsi Carl Robert considérait justement un tel nom comme "sprachwidrig" et proposait une autre solution qui semble bien plus plausible¹⁶. Chez Elien, *Epist. rusticae* 3 Hercher, figure une servante appelée Σκύλη et diverses gloses mettent en relation avec σηκός "enclos" des dérivés comme σηκίς "servante" ou σηκύλη, même sens (mots de glose)¹⁷. Avec C. Robert, on pourrait donc rapprocher des σηκύλη un dérivé Σηκ(υ)λίνη, en admettant une syncope de la voyelle médiane non accentuée. On a par ailleurs des spécimens d'un nom Σακίς ou Σηκίς, notamment sur une vase corinthien, Schwyzer, *Exempla* 121, 1,¹⁸ et chez Phérécrate fr. 10 (V^a).

La quatrième hétaire s'appelle Παλαιστο, donc Παλαιστώ. Le radical est clair et évoque la palestre avec ses jeux. Kretschmer déclarait à ce sujet: ". . . als Name einer Hetäre sicher in obscönem Sinne zu deuten, vgl. *luctari* Propert. III 7, 5"¹⁹. Mais il faut ajouter qu'il existe plus tard un groupe des noms constitué autour de la notion de "palestre". Ainsi Πάλαιστρα est un nom de la mythologie, pour la fille d'un Pandokos (*Etym. Magnum*), puis un nom d'esclave chez Lucien, *Asin.* 2, etc., transcrit à Rome comme *Palaestra*²⁰. Il existe en outre une série suffixée, masculin Παλαιστρικός à Kos (?), *Lexicon* I s. v. (II^a), à Rome *Palestricus* (rare), surtout *Palestrice*²¹; ailleurs par exemple en Mysie Abbaïtide du Sud, *SEG* 34, 1226, Νεβρίς καὶ Παλαιστρική αἰ ἀδελφοί.

¹⁰ Thumb–Scherer, *GD* I, 87, 220.

¹¹ Chantraine, *Dict. étymol.* s.v.

¹² W. Klein, *Meistersignaturen*², 138; Bechtel, *AFN* 130 et *HPN* 612; liste de K. Schneider, 1362 (contre Furtwängler).

¹³ Cf. O. Masson, *Mus. Helveticum* 47 (1990), 1.

¹⁴ Dans le volume collectif signalé n. 3, l'hétaire est appelée à tort Agapa et non Agapé.

¹⁵ W. Klein, *Meistersignaturen*² 138; Bechtel, *AFN* 130 et *HPN* 612; Kretschmer, *Vaseninschriften* 205.

¹⁶ C. Robert, "Sekline", *Hermes* 40 (1905), 480; cf. E. Fraenkel, *RE*, s.v. *Namenwesen* 1617 et la liste des hétaires de K. Schneider, 1370.

¹⁷ Chantraine, *Dict. étymol.* s.v. σηκός.

¹⁸ Chez Schwyzer, justement considéré comme nom propre (ainsi déjà Pape–Benseler s.v. avec *CIG* 7); chez R. Arena, *Inscr. Corinzie su vasi*, 1967, no. 18 et F. Lorber, *Inschriften auf korinthischen Vasen*, no. 52, on voit un appellatif, mais il s'agit à l'évidence d'une liste de noms propres.

¹⁹ Kretschmer, *Vaseninschriften*, 209; Bechtel, *AFN* 67.

²⁰ Solin, *GPN Rom* 11659.

²¹ *Ibid.* 1181.

Le témoignage bien daté du vase d'Euphronios nous donne donc une bonne idée des nom d'hétaires à Athènes au début du V^e s.; à l'évidence, il s'agit au moins dans certains cas de "noms de guerre" et nous ignorerons toujours les noms originels qui avaient été donnés à leur naissance à ces jeunes femmes.

XVI. Madame *Gorgonis* et les inscriptions de bon augure

Il y a longtemps, Adolf Wilhelm dédiait à un collègue un petit article intitulé ΕΥΨΥΧΙ ΕΥΓΕΝΙ, "Porte toi bien, Eugenios"²². Le schéma est clair, la formule de base étant formée de l'impératif d'un verbe de bon augure, comme εὐψύχει, εὐτύχει, et du vocatif d'un nom d'un homme ou de femme, mais il n'a pas toujours été reconnu. On le rencontre surtout sur trois types d'inscriptions, à partir de l'époque impériale: inscriptions funéraires, épigraphes d'acclamation, enfin pierres gravées de divers types.²³

1) Les épitaphes de cette série comportent souvent la formule supplémentaire de type philosophique οὐδείς ἀθάνατος. La présence du vocatif est prouvée par des exemples clairs, comme *IG XIV 420* (Messana) Εὐψύχι Νικήφορε; 1531 (Rome) Εὐψύχει Δαφνίτα²⁴, etc.; pour le féminin, 1832 (ibid.) Εὐψύχι Ἀταλάντη ou 1560 (ibid.) Εὐψύχι Δροσερί²⁵, etc. Une intéressante bilingue de Rome, *CIL VI 22945 = IGUR 812* est notable pour le schéma général: Εὐψύχει Νείκη ἢ καὶ Γοργονία· οὐδείς ἀθάνατος plus la partie latine au datif *D M Niceni quae et Gorgoniae E(?) pater*. Une autre bilingue de Rome, moins symétrique, et *IG XIV 2094 = CIL VI, 18329*, long texte latin commençant par le nom de la défunte *Flavia Europe*. En outre, on a deux expressions en grec placées de chaque côté, de haut en bas: ἀτύφι | Γοργονί. La comparaison avec les autres textes montre qu'on retrouve le schéma, il faut comprendre ἀτύφι "n'aie pas d'orgueil" comme impératif d'un verb autrement inconnu ἀτυφέω²⁶, suivi du vocatif qui est le *signum* de la défunte.

Comme on le voit, la structure normale est: impératif, plus vocatif. Une variante plus rare est l'ordre vocatif, impératif, ainsi à Pola, *IG XIV 2387*, autre bilingue symétrique, avec Εὐσέβι εὐψύχι, Εὐσεβία εὐμοίρι; le second verbe est un quasi-homonyme du premier et demeure fréquent; noter en outre que le premier mot n'est nullement un impératif d'εὐσεβέω. En Egypte, on rencontre en abondance le verbe seul εὐτύχι, *SEG 28, 1460* etc. Enfin, dans certains cas, c'est le verbe qui manque et l'on a seulement le nom au vocatif, assurément avec une nuance exclamative. Ceci peut donner lieu à des malentendus, ainsi pour une épitaphe de Brixia, *CIG 6759 = CIL V, 4031 = IG XIV, 2305*, une bilingue avec en grec Εὐχρωτί. Comme l'avait envisagé Kaibel²⁷ et comme l'ont confirmé Wilhelm, puis Robert, il n'y a pas ici l'impératif d'un verbe supposé *εὐχρωτέω, mais le vocatif d'un nom de femme, soit Εὐχρωτίον ou Εὐχρωτίς²⁸. L. Robert a signalé des parallèles, à Arles *IG XIV 2475*, la forme Ἀρωματι· ταῦτα (soit

²² *Wiener Studien* 24 (1902), 596–600; compléments dans *Beiträge* (1909), 220 sq. Ces références ont souvent été reprises par Louis Robert.

²³ Le sujet est seulement effleuré par M. Guarducci, *Epigrafia Greca* III (1975), 153, pour les épitaphes.

²⁴ Nom d'homme très rare, Solin, *GPN Rom* 1086 (classé avec le "laurier" mais il existe aussi d'autres valeurs, G. Redard, *Noms grecs en -TES*, 289, index).

²⁵ Nom de femme très rare créé sur δροσερός "humide de rosée", Solin, *ibid.* 689.

²⁶ Il s'agit nécessairement d'un verbe (déjà Kaibel en *IG XIV*): tentative inutile d'y voir un adverbe chez *LSJ*, s.v. (pas de modification dans les suppléments). Solin, *ibid.* 545, voit bien Γοργονίς comme le *signum* de la morte (modifier seulement l'accentuation). Je reviens plus loin sur ce nom de femme. Hésitation entre les deux explications dans le *Diccionario Griego-Español* s.v.

²⁷ Dans *IG*, Kaibel hésitait entre un impératif (texte) et un nom propre, index (p. 762), "nisi . . . agnomen est".

²⁸ Robert, *Hellenica* XI–XII, 558 sq., rappelant que le verbe avait été enregistré chez *LSJ* (mais plus tard éliminé dans les suppléments).

“voilà, c’est la vie”) avec le nom de femme Ἀρωμάτιον ou -τίς²⁹, ou bien à Milan, *CIL* V, 5894 Εὐδρόμι, vocatif d’un masculin³⁰ Εὐδρόμιος. On retrouvera plus loin des erreurs analogues à propos de pierres gravées.

2) Dans des inscriptions honorifiques d’époque impériale, en faveur d’un grand personnage, on peut retrouver à la fin une même formule de bon augure; L. Robert en avait énuméré et élucidé quelques-unes. Ainsi à Sidé, un texte honorant un gouverneur Telemachios se termine par Εὐτύχει Τηλεμάχι;³¹ aussi dans la même ville pour un Ctistios, Εὐτύχει Κτίστι³², ou encore pour un Pegasios, *CIG* 4346, Εὐτύχει Πηγάσι³³. A Tarse pour un Hemerios, “consul des Romains”, *IGR* III 883, avec revision de L. Robert, *SEG* 26, 1457³⁴ Εὐτύχει Ἡμέρι. A Chypre, à Lapéthos, honneurs pour un gouverneur Illyrios, Εὐτύχει Ἰλλύρι.³⁵

3) Un autre groupe important d’objets portant simplement la formule de bon augure est constitué par les bagues ou anneaux où l’on retrouve un verbe à l’impératif, suivi du vocatif d’un nom. Cette catégorie est assurément très bien connue. Toutefois, dans un catalogue récent, méritoire mais peu critique, un certain nombre d’erreurs curieuses ont été introduites³⁶. Selon J.-M. Pailler,³⁷ un dixième seulement à peu près de ces objets porterait des noms propres. Comme exemples allégués, le no. 18 Εὐτύχει Βερονίκη, le no. 38 Εὐτύχει Σάβινε. On aurait ensuite un groupe qualifié “ΕΥΤΥΧΙ/ΕΥΣΕΒΙ”, d’après le no. 28, c’est-à-dire la juxtaposition auprès de “l’impératif d’εὐτυχεῖν d’un autre impératif de verbe en -ειν commençant aussi par le préfixe εὐ-”, avec divers commentaires. Mais ceci est inexact: il va de soi que nous devons comprendre Εὐσέβι comme le vocatif d’Εὐσέβιος, Εὐάγρι comme le vocatif d’Εὐάγριος, Εὐστόχι comme le vocatif d’Εὐστόχιος, tous noms masculins tardifs bien connus. Ensuite Εὐγένι (4 exemples allégués) n’est que le vocatif d’Εὐγένιος, non pas l’impératif (*sic*) d’un verbe inexistant, ni une formule “fabriquée”. Ces remarques valent encore pour Σοφρόνι, Ἀκάκι, Ἀκάκιν (nos. 14 et 15), sur -ι(ο)ς et -ι(ο)ν, ou Ἀχόλι (no. 17), de Ἀχόλι(ο)ς.

Vient ensuite un cas intéressant, lequel m’a servi de point de départ pour cette étude: sur la pièce no. 20 (= Davidson 1810)³⁸, on lit Εὐτύχει Γοργονί. Suivant son nouveau principe d’interprétation, J.-M. Pailler voudrait voir ici “sans doute un souhait de protection (ΓΟΡΓΟΝΙ sur γοργονειον = bouclier à tête de Gorgone, comme un impératif de γοργονειν = ‘sois protégé(e)’, ‘protège-toi’³⁹”, en introduisant ici un verbe inexistant et invraisemblable.

²⁹ Pour le nom de forme neutre, Robert, *ibid.* 559, n. 2; O. Masson, *Mus. Helveticum* 47 (1990), 136; autre exemple à Apollonia d’Illyrie, no. 261 du corpus sous presse. La variante en -τις existe à Rome, Solin, *GPN Rom* 1080.

³⁰ Robert, *loc. cit.*

³¹ Robert, *Rev. Phil.* 1958, 25–31, inscription publiée par G. Bean (rapport de 1957, no. 51; l’éditeur pensait à un nom de femme).

³² Wilhelm, *Wiener Stud.* 1902, 598; cf. Robert, *ibid.* 17 et 28.

³³ Wilhelm, *ibid.* 595; Robert, *ibid.*, 20 et n. 3; cf. Pegasius à Rome, Solin, *o.c.* 394.

³⁴ Robert, *Hellenica* VII, 198 sq.

³⁵ Robert, *Bull. épigr.* 1951, 236a (à propos de Mitford, *Byzantion* 20, 1950, 136, no. 10).

³⁶ Dans le beau volume *Le trésor d’Eauze*, publié par divers auteurs à Toulouse, 1992 (éditions APAMP). Cf. *Bull. épigr.* 1996, 156 (amorce de la présente étude).

³⁷ Aux p. 77–82 de ce volume; liste d’objets inscrits 78 sq.

³⁸ Il s’agit de G. R. Davidson, *Corinth* XII, The Minor Objects, 1952, 233, no. 1810 (avec interprétation correcte). Même légende encore sur un camée d’Oxford publié récemment, M. Henig, *The Content Family Collection of Ancient Cameos*, Oxford, 1990, no. 34.

³⁹ Pailler, *o.c.*, 79 (grec non accentué).



Mais l'étude de Γοργονίς doit être étendue à un objet intéressant du trésor d'Eauze, le camée no. 8 incrusté dans la bague no. 3 (III^e s. p. C.). L'inscription intacte, sur quatre lignes, est: Εἰκονίς, Λακωνίς, Γοργονίς εὐτυχοῦσιν. L'éditeur J.-M. Pailler l'a commentée en détail⁴⁰, comme on va le voir. Mais elle a été également analysée dans le même volume par le regretté Jacques Schwartz. Ce dernier aboutissait à une traduction simple: "Eikonis, Lakonis (et) Gorgonis se portent bien", le présent devant avoir la valeur d'une affirmation qui est aussi un souhait⁴¹. Tout cela est évident.

En revanche, J.-M. Pailler développe longuement une interprétation pseudosymbolique, récusant les noms de femme, et proposant en conclusion les deux "traductions" suivantes: soit "Image laconienne de la Gorgone porte-bonheur", soit plutôt "belle apparence, réserve laconienne, protection de la Gorgone sont source de bonheur"⁴². Tout cela n'est que fantaisie et "sur-interprétation". On a clairement trois noms de femme au nominatif.

Le premier Εἰκονίς paraît très rare et pourrait être un hapax. Mais il est clairement formé sur εἰκών "image", assurément avec une valeur favorable⁴³. En revanche, le diminutif neutre Εἰκόνιον ou Ἰκόνιον "petite image" est bien attesté pour des femmes. Quoique absent de Bechtel, *HPN*, il figure déjà dans l'épithaphe d'une Epirote à Athènes, *IG* II², 8537 (III^a) et reparait ailleurs, surtout à Rome sous les transcriptions *Iconio(n)*, *Iconium* à côté des variantes plus rares *Icone*, *Iconia*, masc. *Iconius*⁴⁴. On ajoutera donc Εἰκονίς à ce groupe.

La seconde femme s'appelle Λακωνίς. C'est naturellement l'ethnique féminin de Lacédémone, "Laconienne", qui est banal dans le lexique, mais, sans doute du fait du hasard, demeure rare comme nom, jusqu'ici inconnu à Rome. J. Schwartz le relevait au III^p en Egypte, avec deux exemples à Tebtynis, un à Panopolis⁴⁵; le masculin Λάκων est assez fréquent dans les papyrus. Ce dut être, comme souvent, une question de mode, et il n'y a pas de raison pour en déduire avec Schwartz, que "l'origine égyptienne du camée n'est pas douteuse"; un tel sobriquet a sûrement été utilisé dans des régions très diverses.⁴⁶

On peut maintenant examiner le nom que j'accentue Γοργονίς, mais sans revenir sur les hypothèses "symboliques" de J.-M. Pailler. Ce nom est déjà attesté, sans avoir été pleinement reconnu. Sa présence est déjà évidente sur l'épithaphe bilingue déjà citée *CIL* VI, 1839 = *IG* XIV, 2094, avec l'impératif rare ἀτύφι et le vocatif Γοργονί, puisqu'il s'agit d'une femme, *Flavia Europe*⁴⁷. Elle était aussi fort probable dans un texte de Rome, *IG* XIV 1498, et plausible à Glanum, *ibid.* 2479⁴⁸. D'autres exemples peuvent être ajoutés. En Phrygie orientale, *MAMA* VII, 429, épithaphe pour un couple, femme Ἀνρ. Γοργονίς; *ibid.* 442, dans une énumération d'enfants, on a Ἀρσακίς, Γοργονίς, Μουσιλλίς⁴⁹. Plus haut on a rappe-

⁴⁰ *Ibid.*, 79 sqq.

⁴¹ *Ibid.*, 85. Je ne suis pas d'accord avec Schwartz sur un point secondaire: on aurait, sinon trois sœurs, plutôt trois compagnes "dans une profession où l'on se pare de noms plus ou moins attirants", et leur propriétaire (?) aurait été un *leno*: ceci est du roman.

⁴² Pailler, *o.c.* 83, après de longs développements.

⁴³ *Horos* 7 (1989) [1991], 50 sq. L'interprétation de J. Schwartz en faveur du sens "convenable, décent" ne convient pas.

⁴⁴ Solin, *GPN Rom*, 1174 sq.

⁴⁵ D'après les recueils usuels de Preisigke et Foraboschi.

⁴⁶ Noms comparables, très variés, chez Bechtel, *HPN* 544–546.

⁴⁷ Chez Solin, *GPN Rom* 534–535, le nom est rapporté à tort au masculin secondaire *Gorgonius* (-is).

⁴⁸ Kaibel, index d'*IG* XIV mettait le féminin en première position.

⁴⁹ Le genre du premier nom est ambigu: d'origine iranienne (Arsace), il peut être masculin (-i(o)s) ou féminin. Le dernier nom est sûrement indigène.

lé l'existence des pierres gravées avec Γοργονίς. D'autres exemples pourront se rencontrer. En tout cas on n'a aucune raison de vouloir, avec Schwartz, retrouver une "hétaïre"⁵⁰. A ce propos, et en restant dans la même série "gorgonienne", je rappellerai la composition de la famille du vénérable Grégoire de Nazianze (IV^p). D'après nos sources, une de ses grand-mères se nommait Γοργονία, tout comme sa sœur aînée⁵¹, cette dernière étant souvent citée dans ses épigrammes, *AP* VIII. En 136, le féminin en -ία; surtout en 78, 101–103, c'est la forme affective du diminutif en -ιον qui est employée, suivant le procédé très souple de l'onomastique féminine.

Toutefois ces noms tardifs ne sont pas isolés. Il a existé un petit groupe de noms grecs évoquant la Gorgone, non comme monstre, mais comme figure fortement apotropaïque. Et cette série doit être plus ancienne qu'il n'y paraît. En Thessalie on voit déjà le féminin Γοργονίσκα, *IG* IX 2, 593, Larisa (III^a) et 698, *ibid.*; à Scotussa *SEG* 15, 370, 22 et 57 (II^a). En outre, un proxène rhodien du II^a, appelé Γοργόνας ou -ᾶς (accent incertain) est mentionné à Delphes, *Syll.*³ 585, 220 = *FD* III 5, 383, 22; il est évident qu'il doit être placé ici et non parmi les noms composés en Γοργο-, etc.⁵². A Athènes, en *IG* II² 1534, B 193 (vers 232^a) une donatrice au temple d'Asclépios est une Γοργόνα (ce n'est pas une "hétaïre" avec Bechtel, *HPN* 564). Plus tard sont attestés les féminins Γοργονία *Gorgonia*, le diminutif rare Γοργονίλλα, *Gorgonilla*; également le diminutif neutre Γοργόνιον et Γοργονίς déjà évoqués⁵³. Le dernier nom s'insère donc dans un ensemble cohérent. A Rome on rencontre aussi fréquemment le masculin secondaire Γοργόνι(ο)ς, *Gorgonius*⁵⁴.

On voit, en conclusion, comment la troisième femme nommée sur le bijou du trésor d'Eauze porte un nom bien clair, caractéristique de l'époque, sans qu'on ait besoin d'imaginer un prétendu "gorgonisme"⁵⁵.

XVII. Femmes et hommes portant des noms de forme neutre

La recherche sur les anthroponymes grecs (ou transcrits en grec) s'est longtemps limitée, comme il est naturel, aux textes littéraires, grecs et moins souvent latins⁵⁶. Au siècle dernier, le développement extraordinaire pris par l'épigraphie, puis par la papyrologie, a considérablement changé ce point de vue. Ainsi dans le recueil toujours indispensable de F. Bechtel, *HPN*, 1917⁵⁷, l'accent était-il mis sur l'utilisation presque exclusive des témoignages épigraphiques, ce qui explique la qualification d'"historique" donnée à des noms que la pierre ou le bronze ont marqués de leur pérennité, alors que la littérature fournit souvent des exemples fictifs. Toutefois, Bechtel n'a pas négligé de citer des noms qui sont tirés d'auteurs comme Hérodote, Polybe ou Pausanias, s'agissant de personnages qui ont été eux aussi tout à fait "historiques". En conclusion, tous les documents accessibles doivent être utilisés, comme on le voit actuellement dans les listes chronologiques du *Lexicon*, I et II⁵⁸, où témoignages "littéraires" et épigraphiques (ou numismatiques) sont harmonieusement mêlés.

⁵⁰ On part d'une Gorgona chez Lucien, en abusant comme au XIX^e s. de la notion d'"hétaïre", cf. K. Schneider, *RE* s.v. *Hetairai*, 1366.

⁵¹ P. Galley, *La vie de St. Grégoire de Nazianze*, 1943.

⁵² Bechtel, *HPN* 111–112.

⁵³ Solin, *GPN Rom* 534 sq. Je ne connais pas d'exemple épigraphique de la forme neutre; chez Preisigke, renvoi à un papyrus de Lille (III^a).

⁵⁴ Solin, *ibid.*

⁵⁵ Pailler, *o.c.* 82.

⁵⁶ Ainsi dans le vieux *Wörterbuch* de Pape et Benseler, 3^{ème} édition, 1863–1870, les témoignages non littéraires sont-ils encore en minorité.

⁵⁷ *HPN*, réimpression Hildesheim, 1964 et 1982.

⁵⁸ P. M. Fraser et E. Matthews, *A Lexicon of Greek Personal Names*, Oxford, I, 1987 et M. J. Osborne et S. G. Byrne, II, 1994.

Pour certains nom rares, dont la forme précise est parfois difficile à établir, il va de soi que la témoignage épigraphique, lorsqu'il est disponible, est à préférer, alors que celui des auteurs, parfois troublé par les hésitations des manuscrits, n'est pas toujours irréprochable⁵⁹. Mais, lorsque l'on dispose de deux ou trois types des sources, une discussion est le plus souvent nécessaire afin de retrouver la forme authentique. Dans certains cas, au lieu de partir des inscriptions et de consulter ensuite les textes, la démarche inverse peut être profitable, en partant de la tradition littéraire. C'est ce que je ferai dans les pages suivantes.

A. Noms d'esclaves chez Plaute et noms d'hommes de forme neutre

L'onomastique des personnages de Plaute, inspirée comme on le sait par la comédie grecque, a fait l'objet en 1907 d'une excellente étude, due au philologue allemand Karl Schmidt⁶⁰. Dans ces listes, on rencontre un bon nombre de noms tirés du grec, avec les finales latines en *-io* et en *-ium*. D'une manière très régulière, les premiers sont des masculins correspondant au suffixe grec *-ίων*: *Acanthio* = Ἀκανθίων, *Ballio* = Βαλλίων, *Cario* = Καρίων, etc. En revanche, les seconds sont majoritairement des noms de femme, dans lesquels la désinence grecque *-ιον* est devenue *-ium*. Cette seconde série, on le sait, représente un groupe important de l'onomastique féminine grecque, constitué à partir de diminutifs neutres en *-ιον*, avec la notion affective de "(gentille) petite chose".⁶¹ Ainsi *Delphium* = Δέλφιον, *Gymnasium* = Γυμνάσιον, *Philematium* = Φιλημάτιον, etc. La plupart sont très clairs, le correspondant grec étant connu; quelques autres attestés chez le comique n'ont pas de parallèle, tels *Adelphasium* ou *Philocomasium*, et peuvent être des créations plautiniennes, mais leur formation demeure clair.

Dans la seconde liste, celle des noms de femme, figurent cependant deux noms en *-ium* pour lesquels K. Schmidt constate qu'on a affaire en réalité à des garçons, Knaben. Ce sont deux formes bien attestées et chacune d'étymologie évidente.

Tout d'abord, un *Paegnium puer* est un personnage du *Perse*, liste initiale et v. 195, 201, 204, etc.; le nom reparaît, aussi pour un homme, dans les *Captifs*, v. 984. C'est assurément un nom grec Παίγνιον, répondant au substantif παίγνιον "jouet, etc.". Il est fort rare, mais attesté pour une esclave, pour laquelle on cite⁶² un article d'un lexique, *Anecdota* de Bekker, p. 293: Παίγνιον ὄνομα κύριόν ἐστι δούλης τινός. Comme le remarquait Bechtel, cet exemple doit provenir d'une comédie perdue. Je n'en connais pas d'exemple épigraphique, ainsi à Athènes ou à Delphes, mais cela doit être dû aux hasards de la tradition. Une trace indirecte est fournie par l'onomastique de Rome, avec l'exemple unique d'une affranchie nommée *Cominia Paegnina*⁶³; c'est visiblement un féminin secondaire, par recaractérisation de Παίγνιον.

La sémantique du nom est claire, puisque "jouet" peut signifier aussi "objet d'agrément". Dans ces conditions, son attribution à un garçon n'est pas étonnante, et c'est le premier spécimen d'une catégorie étudiée ici. En effet, un passage de Plutarque, *Antoine* 59, est éclairant pour une certaine valeur de mot dans le lexique: "et Sarmentum était un jeune homme (παιδάριον), parmi les mignons d'Auguste (τῶν Καίσαρος παιγνίων)".

En second lieu, un *Pinacium puer* est un personnage du *Stichus*, dans la liste initiale et v. 280, 284, ainsi qu'un rôle secondaire dans *Mostellaria*, v. 885. Ce sont des esclaves mâles et la mention d'une "*Pinacium*" comme femme au début de certains manuscrits de la pièce résulte d'une confusion⁶⁴; cette

⁵⁹ Un exemple suffira: "Le nom du poète: Hérodas, plutôt qu'Hérodas, et les noms en *-ώνδας*, *-ώνδης*", O. Masson, *Rev. Phil.* 48 (1974) pp. 89–91 = *Onomastica Graeca Selecta* (Nanterre, s. d.) pp. 197–199.

⁶⁰ *Hermes* 37 (1902), 174 sqq., 353 sqq., 608 sqq.

⁶¹ Voir *Mus. Helveticum* 47 (1990), 1 sqq.

⁶² Pape–Benseler, 1104B; F. Bechtel, *AFN* 115; plus brièvement *HPN* 605.

⁶³ H. Solin, *GPN Rom*, 1160 (épithèque publiée en 1973).

⁶⁴ Apparat critique de l'édition Ernout, *Plaute*, VI, 213.

erreur a naturellement laissé des traces, de vieux répertoires donnant le nom comme féminin⁶⁵. Comme l'a bien vu K. Schmidt⁶⁶, le nom *Pinacium* répond exactement à un modèle grec *Πινάκιον. Ce nom ne semble pas encore attesté dans l'épigraphie. Formellement c'est le diminutif πινάκιον, mot usuel aux sens variés, "tablette", "petit tableau", "assiette", etc. Pour le nom propre, il faut sans doute partir de la valeur de "tableau", d'où "belle image, belle figure"⁶⁷. Et ce n'est pas un hasard si le terme de base πίναξ, encore au sens de "tableau" figure déjà dans l'onomastique: je peux citer un exemple assez ancien de Πίναξ à Athènes, *SEG* 29, 116, 32 (patronyme, III^a) et plus tard à Rome, pour *Q. Granius Q. l. Pinax*, affranchi, *CIL* VI 19092 (P)⁶⁸. Ici encore, *Pinacium* "Beauvisage" peut convenir à un garçon.

Ces deux premiers exemples ont été récemment rappelés par F. Biville dans un article consacré aux noms de forme neutre⁶⁹. Elle cite aussi d'autres formes, sur lesquelles je m'arrêterai un instant. On aurait d'abord un autre nom plautinien, avec *Tranium* dans la *Mostellaria*. En fait, il s'agit plutôt d'un esclave nommé *Tranio*, donc d'une forme répondant au grec -ίων, comme l'indique la liste des personnages de la pièce, les v. 350, 360, etc. (v. 1012, ablatif *Tranione*). Une exception apparente, v. 560 . . . *servum eccum Tranium*, me paraît devoir s'expliquer comme une forme courte d'un *Tranius* masculin, non comme un neutre grec. Ajoutons qu'ici le modèle grec est incertain, mais qu'il faut probablement poser un original grec perdu *Θρανίων, du groupe de θράνος et θρανίον "banc"⁷⁰. Toujours pour des hommes, F. Biville cite aussi, d'après Priscien (source inconnue) les noms rarissimes *Basion* et *Heliconion*. Le premier doit se comprendre comme la traduction latine de Φιλημάτιον "baiser"⁷¹; le second est très plausible comme une forme grecque *Ἑλικώνιον jusqu'ici non attestée; on connaît à Rome les noms *Helico(n)*, masculin, *Heliconia*, *Heliconis*, féminins.⁷²

B. Autres noms d'homme de forme neutre

En dépit de leur morphologie notable, les noms d'homme en -ov/-um n'ont pas beaucoup attiré l'attention. Cependant, dès 1843, le grammairien Lobeck en donnait une première liste⁷³. Il mentionnait rapidement, outre les deux noms chez Priscien déjà examinés, également le *Paegnium* de Plaute, et deux gloses d'Hésychius.

Il citait la première comme Ἐρώτιον· ἐρώμενος, Ταραντῖνοι alors que les éditeurs écrivent ἐρώτιον (sans majuscule) et ἐρώμενον (accordé au neutre). Or, l'interprétation de Lobeck est intéressante, avec un nom propre au début et le participe accordé au masculin. Ce serait donc un emploi du nom de femme fréquent Ἐρώτιον, variante Ἐρώτιν, bien connu⁷⁴, comme nom pour un homme, un éromène, tiré peut-être d'une comédie tarantine.

La seconde glose se lit ναυνάριον· οὕτω καλούμενον εἶδος τι ἀσώτων· ἄμεινον δὲ τὸν τρυφερὸν καὶ μαλακὸν ἀκούειν. Le terme est donc appliqué en premier lieu à des "prodiges" et concerne en tout cas des hommes. Or on sait que Ναυνάριον est bien attesté comme nom de femme: c'est une

⁶⁵ *Thesaurus Graecae Linguae*, s.v.; Pape–Benseler 1197B.

⁶⁶ Article cité, 379.

⁶⁷ K. Schmidt, *ibid.*

⁶⁸ Solin, *o.c.* 1157.

⁶⁹ "Le devenir latin des neutres grecs en -ον . . .", *Lingua Posnaniensis* 35 (1993) [1995], 7–20.

⁷⁰ Suggestion très plausible de K. Schmidt 386.

⁷¹ Interprétation déjà suggérée par Lobeck, *Pathol. sermonis Graeci prolegomena*, 1843, 515, dans un passage qu'on retrouvera plus loin.

⁷² Solin, *o.c.* 631.

⁷³ Passage cité plus haut; on y est renvoyé par Letronne, *Rev. Phil.* 1 (1845), 161, n. 5.

⁷⁴ Bechtel, *AFN* 72; *HPN*, 566; exemples à Rome, Solin, *GPN Rom*, 337 (distinct du masculin = Ἐρωτίων, *ibid.*).

“hétaire” chez Ménandre, *Kolax*, fr. 4 Koerte (Athénée XIII, 587e)⁷⁵; je n’en connais pas d’exemple épigraphique. L’emploi d’un tel nom pour des individus est évidemment secondaire.⁷⁶

Cette liste de Lobeck est donc précieuse⁷⁷. Elle était d’ailleurs invoquée dès 1845 par Letronne au sujet d’un nom curieux fourni par un graffite de Philae, *CIG* 4926. actuellement *I. Philae* 155 (E. Bernard). C’est le proscynème d’un danseur Στρούθειν ὁ κίναϊδος. Le nom est une graphie de Στρούθι(ο)ν, diminutif neutre de στρούθος “moineau”, qui a fourni des noms de femme⁷⁸; la forme normale pour une femme à Byzance Στρούθιον “Ηριος, stèle 193 de Firatli-Robert⁷⁹. Letronne l’expliquait comme allusion à la profession du personnage, un “cinède” ou espèce de danseur⁸⁰. Revenant plus tard sur le nom, à propos de la femme de Byzance, L. Robert le replaçait bien dans le cadre plus général des neutres qui nous intéressent ici, mais en évoquant seulement les dénominations d’hommes dans la comédie par des diminutifs du type Σωκράτιδιον et un autre nom fourni par une inscription de Rome, *Icadium*.

En effet, une intéressante épitaphe, *CIL* VI, 14211, concerne le fils d’une affranchie de Calpurnia (la troisième épouse de César), se terminant ainsi: *Nominor Ikadium*. C’est un nom apparemment unique, qui a été discuté. De son côté H. Solin voulait y voir le nom d’une femme, “Sklavin”⁸¹, tandis que Robert en suivant une exégèse de P. Boyancé, y reconnaissait un nom d’homme⁸². De toute manière, *Ikadium* répond exactement à un *Εἰκάδιον grec, non attesté mais clair, en forme neutre à côté de Εἰκάδιος ou Ἰκάδιος, plus ancien φικάδιος, lequel est formé sur le nom de nombre “20” et se rattache, d’une manière ou d’une autre, au vingtième jour du mois⁸³. En dépit des objections de H. Solin, il est sûr que *Ikadium* se rapporte ici à un garçon, le masculin figurant dans le texte même, *qua bene tutus eram*.⁸⁴

Mais restons à Rome, qui va nous apporter d’autres exemples de ces neutres. Dans *IGUR* 950, texte publié pour la première fois par L. Moretti, on a une épitaphe pour Τ(ίτωι) Στατειλίωι Βουδίω τῶι καὶ Ταύρωι, avec un bœuf en relief en haut du monument; il s’agit d’un garçon de 15 ans. L’éditeur a fort bien vu la valeur du nom Βούδιον pour un garçon, en rapport avec le décor et le second nom ὁ καὶ Ταύρος; on comprend que ce “petit bœuf” était déjà un véritable “taureau”. En conséquence, il ne convient pas d’accepter la correction Βουδίω(νι) que voulait introduire H. Solin en arguant surtout de caractère normalement féminin des noms en -ιον⁸⁵. De son côté, L. Moretti n’évoquait pas cette question, mais il faisait intervenir justement un autre exemple de Βούδιον, encore à Rome. Dans l’intéressante liste de mystes dionysiaques, *IGUR* 160, II, col. C., 28, figure ce nom, entre Ἰκαρος et Φιλήμων. L’éditeur revendique la présence d’un nom d’homme, comme dans le reste de cette partie de la liste, et non pas d’un féminin⁸⁶. Il compare aussi un autre nom curieux, probablement un *hapax*, qui est Σκίνδιον en II B, 30, “nullo dubio mas”. Il devrait s’agir d’un diminutif appartenant à un petit groupe de mots expressifs, que l’on range autour du verbe σκινδακίσαι, lequel semble définir une

⁷⁵ Bechtel, *AFN* 116 (non repris dans *HPN*). Aussi chez Theophilus, fr. 11 Kock.

⁷⁶ Remarques sur ce radical chez G. Lambin, *Rev. Phil.* 1984, 83–91 (85: “le substantif provient du nom”).

⁷⁷ Seul est erroné le dernier exemple supposé dans *A. P.* VI, 254 (où il s’agit d’un nom latin à l’accusatif masculin).

⁷⁸ Bechtel, *HPN* 591 (cf. 587) a seulement Στρουθίς.

⁷⁹ *Stèles funéraires de Byzance*, 1964, 184–185.

⁸⁰ Sur les cinèdes, voir désormais F. Perpillou-Thomas, *ZPE* 108 (1995), 228 sq. et 240.

⁸¹ *GPN Rom* 1035, développé dans *Arctos* 19 (1985), 209.

⁸² *Stèles funéraires*, 185, après Boyancé, *REL* 33 (1955), 113–120.

⁸³ Bechtel, *HPN* 521, avec diverses formations. P. Boyancé, article cité, a voulu voir ici un trait épicurien (fête du 20^e jour en l’honneur du philosophe), hypothèse sans doute forcée.

⁸⁴ Discussion chez H. Solin, article cité note 81. Sur ce nom cf. p. 71.

⁸⁵ H. Solin, *ZPE* 28 (1978), 76–78. Scepticisme à ce propos de J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1978, 131, et de H. Pleket, *SEG* 28, 810.

⁸⁶ C’était la position du premier éditeur A. Vogliano, en 1933.

attitude indécente⁸⁷. Evidemment apparenté est un autre nom rare Σκίνδαξ, connu par un tesson d'Amphipolis (V^a)⁸⁸, pourvue du suffixe expressif -αξ; ce sont les *membra disjecta* d'un petit groupe de sobriquets.

Pour en terminer avec Βούδιον, il faut souligner que la forme ne doit pas inquiéter, à côté du classique βοΐδιον du lexique et de Βοΐδιον, nom de femme en Attique, etc. En effet, comme l'indique le Liddell-Scott-Jones, il a existé une forme familière βούδιον, qui était critiquée par Phrynichus § 69, mais se trouve attestée dans les papyrus⁸⁹; le nom propre confirme cette situation.

Un autre exemple de nos neutres figure dans une inscription de Délos (III^a). Dans le texte *IG XI 2*, 155a, 8, une offrande de coupes est enregistrée comme suit: κύλικες δύο· Φιλίππου Μαμμάριον ἀνάθημα. L'éditeur Durrbach hésitait sur l'interprétation et Wilamowitz *ad loc.* essayait d'y retrouver un nom de femme en -άριον. En réalité, comme l'a montré J. Tréheux dans son répertoire⁹⁰, le dédicant est un étranger (d'origine inconnue) qui est porteur d'un second nom dépourvu de la liaison par ὁ καί⁹¹; c'est donc un Φίλιππος Μαμμάριον avec une occurrence remarquable de surnom au neutre. Effectivement il existe un nom de femme Μαμμάριον "Petite mère", du groupe de μάμμη, connu au moins par deux exemples épigraphiques à Athènes, *IG II²*, 1534A, 27 (dédicante, III^a) et *SEG 37*, 185 (graffite funéraire, III^a)⁹²; une variante Μάμμαρον est plus fréquente en Attique, *Lexicon II* s.v. Il existe aussi un bel exemple dans des sources littéraires, puisque avec Spengel, Usener et d'autres, dans la liste des femmes philosophes du cercle d'Epicure, Diogène Laërce X, 3, après Λεόντιον, on a Μαμμάριον, Ἡδεῖα, Ἐρώτιον, Νικίδιον. La tradition manuscrite et les éditions anciennes donnent ici "Μαρμάριον", qui est sûrement erroné, bien qu'un tel nom ait existé par ailleurs⁹³; en effet, un traité de Philodème conservé dans le *P. Hercul.* 1005, avec de détails sur ces femmes, fournit bien le nom Μαμμάρ[ρι]ον.⁹⁴

Je terminerai avec une publication récente. Dans une épitaphe d'Héraclée du Pont⁹⁵ est nommé un Ἀπολλώνι(ο)ς ὁ καὶ Μόσχι(ο)ν. On voit donc ici un surnom clair avec ὁ καί et un autre spécimen de nos neutres. Le nom de femme Μόσχιον est un des plus répandus dans cette série: ainsi cinq exemples à Athènes, *Lexicon II*; dix autres à Ephèse⁹⁶, trois à Rome⁹⁷, etc.

En conclusion, je crois que la possibilité pour des hommes de porter des noms ou surnoms de forme neutre, déjà entrevue par Lobeck et Letronne, est largement confirmée par des témoignages d'origines et d'époques diverses, ceci s'expliquant par la nature ambiguë des formations de diminutif au neutre et la variété des sobriquets possibles.

⁸⁷ Voir Chantraine, *Dict. étymol.* 1018B.

⁸⁸ Signalé par J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1967, 359, d'après une publication de W. K. Pritchett (non repris dans le *SEG*).

⁸⁹ Indication déjà donnée dans *Bull. épigr.* 1995, 176.

⁹⁰ *Inscriptions de Délos, Index, I, Les étrangers*, Paris, 1992, 84.

⁹¹ Quoique peu fréquent en Grèce propre, ce procédé est attesté à Délos pour des étrangers et bien reconnu par Tréheux: ainsi un Ἀπολλόδωρος Γοργίου Φεΐδων *ID* 2611a, 53; un Διονύσιος Κρατῖνος, *ibid.* 12; un Νικόμαχος Ἀρτεμιδώρου Ἐχέας (Smyrniote), *ID* 1857, 3. Le schéma nom, patronyme éventuel, second nom, a été bien établi par L. Robert, *Etudes épigr.*, 151, et *Noms indigènes*, 154.

⁹² C'était la seule forme de cette série connue du temps de Pape-Benseler. Dans le lexique on a le diminutif μαμμίδιον. Voir aussi *Bull. épigr.* 1989, 172 (Athènes, III^a).

⁹³ Une affranchie à Calymna, *Annuario Atene* 22–23 (1944–45) [1952], no. 163, 3; graphie avec une belle dittographie Μαρ{μαρ}μάριν. On trouve à Rome les féminins Μαρμαρίς et Μαρμαρίνη, *GPN Rom* 1139.

⁹⁴ Première lecture par Spengel (1863), cf. Usener, *Epicurea*, 1887, 362, cité et approuvé par Bechtel, *AFN* 66 (non repris dans *HPN*). Bon texte dans l'édition H. S. Long de Diogène Laërce (apparat critique très laconique); en dernier lieu, *Filodemo, Agli amici di Scuola*, éd. A. Angeli, Naples, 1988, 174 et 276 (bon commentaire).

⁹⁵ L. Jonnes, *Inscriptions of Heraclea Pontica (I. K. 47)*, 1994, no. 18; cf. *Bull. épigr.* 1995, 168.

⁹⁶ *Inchriften von Ephesos VIII.2 (index)*, 140.

⁹⁷ *GPN Rom* 1061.

C. Le nom de femme Selenium chez Plaute

Comme on le voit dans les éditions modernes de Plaute, un personnage féminin de la *Cistellaria* se nomme *Selenium*⁹⁸. En fait, une mauvaise graphie *Sei-* a longtemps prévalu, reflétée par l'article "Σειλήνιον" de Pape-Benseler; elle était inspirée par le nom des Silènes, lequel était normalement peu apte à former des féminins⁹⁹. C'est W. Studemund qui, en 1871, a défendu *Selenium* à l'aide des manuscrits¹⁰⁰, nom tiré naturellement de celui de la lune, à côté du simple Σελήνη, *Selene*, bien connu quoique assez récent.¹⁰¹

Selenium est un nom grec Σελήνιον qui ne semblait pas jusqu'ici attesté. Or, une modeste épitaphe d'Apollonia d'Illyrie, qui sera bientôt publiée dans le corpus de cette ville, no. 143¹⁰², se lit: Πίστος Σελήνιου χαίρει. Le nom du défunt Πίστος est banal à l'époque impériale; le deuxième nom est plus remarquable. Il ne peut s'agir d'un masculin non existant *Σελήνιος; on a donc, comme il arrive souvent à Dyrrhachion et Apollonia, un cas de métronymie, avec le génitif de Σελήνιον.

Ce nom a dû être plus répandu qu'il ne semble. On constate que le recueil de Solin comporte pour Rome, à côté de quatorze exemples de *Selene* et d'un seul de *Selenis* (donc Σεληνίς), quatorze attestations de *Selenio*, également un féminin¹⁰³, qui correspond à notre Σελήνιον.

En effet, comme l'a montré A. Zimmermann¹⁰⁴ et comme le rappelle F. Biville¹⁰⁵, ces noms tirés des anthroponymes féminins grecs en -ιον suivent deux déclinaisons différentes en passant au latin. Le type le plus ancien est en -ium et se trouve régulièrement chez Plaute: on a vu plus haut *Paegnium*, *Pinacium* et autres exemples, cf. chez Cicéron *meretricula Leontium*¹⁰⁶. Vient ensuite une flexion en nasale -io, -ionis, qui permet de former facilement tous les cas, bien qu'ayant le désavantage de se croiser avec une déclinaison masculine identique.¹⁰⁷

Les inscriptions de Rome montrent d'ailleurs certains exemples de coexistence des deux flexions pour le nom d'un même personnage. En *CIL* VI 9499b = *CIL* I², 1221 (période Sylla-César), une femme est dite à la fois *Aurelia L. l. Philematio*, puis *viva Philematium sum Aurelia nominitata*¹⁰⁸. Pour le nom *Selenium* qui nous retient ici, on note de même dans la liste de Solin une femme *Biesia Q. l. Seleniu(m)*, en *CIL* VI 38268, qui correspond à *Besia* (sic) *Q. l. Selenio*, *ibid.* 38093. Ainsi ces neutres grecs se sont-ils acclimatés dans l'onomastique latine en suivant deux chemins différents.

⁹⁸ A. Ernout, *Plaute*, III.

⁹⁹ On peut citer toutefois une Σειλήνη en *IG* XII 5, 197.

¹⁰⁰ Dans l'*Index schol. Univ. Gryphiswaldensis*, Greifswald, 1871, 7–8; approuvé par Ussing, édition de Plaute, III, 1887, 176, etc.

¹⁰¹ La princesse Cléopâtre Σελήνη, fille de Ptolémée VIII, naît vers 140/35; *Prosop. Ptolemaica* VI, 1520. Vu cette chronologie, le nom manque chez Bechtel.

¹⁰² P. Cabanes et collaborateurs, *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire*, I, fasc. 2 Apollonia, à paraître.

¹⁰³ *GPN Rom* 384 sq.

¹⁰⁴ "Die griech. Personennamen auf -ov und ihre Entsprechungen im Latein", *Philologus* 64 (1905), 499–505. August Zimmermann (1845–1926) avait travaillé au *Thesaurus linguae Latinae* et projetait un *Lexicon der lateinischen Eigennamen* jamais réalisé; v. Th. Bögel dans *Thesaurus-Geschichten* (éd. Krömer-Flieger), Leipzig, 1996, 93–95.

¹⁰⁵ Article cité n. 69, 18–20.

¹⁰⁶ F. Biville, *ibid.*, avec la référence à Cicéron *Nat.* I, 93.

¹⁰⁷ F. Biville, *ibid.* On trouve dans l'index inverse de Solin, *GPN Rom*, 1394 sqq. une liste instructive des diverses orthographes: latinisation en -ium, comme *Anthracium*, *Parthenium*, etc.; latinisation en -o ou -on avec les deux genres, certains attestés avec les deux, *Parthenio* F., *Parthenio* M., ou un seul, *Miccalio* M., *Philematio* F., etc.

¹⁰⁸ Exemple mis en valeur par Zimmermann, article cité, 500.

XVIII. Anthroponymes grecs tirés de noms de nombre

D'après une notion habituellement admise, les Grecs ont utilisé un certain nombre d'anthroponymes qui se rapportent à un jour du mois, pour la naissance d'un enfant, normalement un garçon. Ainsi, une liste commode se trouve chez Bechtel, *HPN*, rubrique "Geburtszeit, . . . Monatstage"¹⁰⁹. Ce groupe n'est pas commenté; en revanche on a chez Fick–Bechtel un passage à considérer: "Geburtstagsnamen . . . Um ihre Möglichkeit zu verstehen, muß man sich vergegenwärtigen, daß die Tage vom Himmelsvater sind, ἡμέραι ἐκ Διός εἶσι, und der ganze Kalender von heiligen Festen und Götterwirkungen durchdrungen war . . . Von den Monatstagen liefern nur die Tage 1–7, 9, 20 und 30 Menschnamen. Vermuthlich gelten 1–7 und 9 für alle drei Dekaden, in die der Monat zerfiel; warum die δεκάς und der achte Tag übergangen sind, ist nicht zu sagen. Auf den Tag des Neumondes als Geburtstag weist der Name Νουμήνιος . . ." ¹¹⁰

Ces remarques sont bien fondées et impliquent qu'il ne s'agit nullement de l'ordre des naissances dans une famille donnée¹¹¹. La distribution des jours dans un mois, qui varie suivant les régions, nous est assez bien connue d'après l'épigraphie, et des listes commodes ont été données dans le répertoire chronologique d'A. E. Samuel¹¹². Nous savons ainsi que le premier jour, à cause de la nouvelle lune et de son importance culturelle, est celui de la néoménie, νεομηνία dans de nombreuses régions (variante diverse notamment en Crète)¹¹³, ou bien la "pratoménie", πρατομηνία dans des pays doriens comme Argos et Epidaure¹¹⁴. D'où les noms Νεομήνιος, Νουμήνιος, très banal, et Πρατομήνιος bien plus rare¹¹⁵. En contrepartie, on notera que les noms en Πρωτο-, Πρατο-, très répandus, répondent à une autre notion, celle de la "primauté", du premier rang, notion claire bien illustrée par Homère *Il.* 15, 643 καὶ νόον ἐν πρώτοισι Μυκηναίων ἐτέτυκτο "il se trouvait parmi les premiers des Mycéniens par l'intelligence", etc.¹¹⁶

Curieusement, la notion de "deuxième" va déjà nous poser un problème. La liste des *HPN* n'en apporte aucun exemple, non plus que les répertoires du *Lexicon I* et *II* (avec une exception examinée ci-dessous) ou que les index publiés du *SEG*. L'exception est le nom "Δευτερεῖς", relevé d'après une amphore de Londres à figures noires, no. 440 chez Immerwahr¹¹⁷. A côté de noms divins, une série de guerriers Δίκηξ, Δικῆ[?], Δευτέρεις, Λ(ε)ύκων, pour lesquels Immerwahr remarque: "The intention was to give the combatants contemporary names", mais il faut avouer que la forme, avec cette désinence, est totalement isolée (et les autres noms de la liste pas très assurés). Chez Fick–Bechtel, il y a bien un exemple de Δεύτερος, *IG XIV 2033 = IGUR 971*, à Rome (époque impériale avancée). Or, si l'on examine le répertoire de H. Solin pour les noms grecs à Rome, on constate la fréquence de ce nom (et de ses dérivés): vingt exemples de *Deuterus*, plus souvent nominatif *Deuter*, trente-quatre de *Deutera* (en

¹⁰⁹ *HPN*, 521–522. La rubrique suivante est "Festtag".

¹¹⁰ *GPN*², 1894, 295–296. Les remarques de R. Hirzel, *Der Name*, 1918 (réimpr. 1962), 38–40, n'ont pas grande portée, mais il souligne la valeur religieuse de certains jours.

¹¹¹ On admet souvent sans discussion que les prénoms romains du type *Sextus*, etc., correspondent à l'ordre des naissances, mais dans sa récente étude très fouillée, O. Salomies, *Die römischen Vornamen*, Helsinki, 1987, 113 sqq., voit plutôt des chiffres correspondant *aux mois* de la naissance, d'après une idée défendue par H. Petersen, "The Numeral Praenomina of the Romans", *Trans. Amer. Phil. Ass.* 93 (1962), 347–354.

¹¹² A. E. Samuel, *Greek and Roman Chronology*, Munich, 1972, 59–60, etc.

¹¹³ Voir *ZPE* 102 (1994), 167 sq.

¹¹⁴ *Ibid.* 167.

¹¹⁵ *Ibid.* 167–171.

¹¹⁶ Un rare Πρώτερος en Attique (tab. defix. *CIA III* 3, 23) est classé autrement par Bechtel, *HPN* 520, comme l'aîné de jumeaux; simple hypothèse. Mais le composé d'époque impériale Πρωτόκτητος, à Rome *Prototectus* et *-a*, Solin, *GPN Rom* 143, indiquera bien la première naissance [ou l'achat du premier esclave (TDB)].

¹¹⁷ H. R. Immerwahr, *Attic Script*, 75, no. 440.

outre les dérivés plus récents *Deuterius*, -ia)¹¹⁸. J'ai donc l'impression que ces anthroponymes ne sont grecs qu'au deuxième degré et pourraient être la traduction du cognomen purement latin *Secundus*¹¹⁹. Ceci dit, pourquoi cet ordinal n'a-t-il pas fourni de groupe en grec (le nom du guerrier attique étant suspect)? La réponse est peut-être à trouver dans le fait que la notion de "second" est susceptible d'une valeur défavorable, "secondaire" et même "inférieur", par exemple dans l'expression ἐν δευτέρῳ τάξει τινὸς ποιῆσθαι; les dérivés δευτεραῖος et δευτερίας désignent des produits "de seconde qualité", notamment le deuxième pour le vin (Dioscoride, Pollux, Pline, etc.); une glose curieuse chez Hésychius est δευτερίναρ pour un vin (avec le rhotacisme final du laconien).

C'est donc avec τρίτος "troisième" que nous abordons vraiment la série des ordinaux. A vrai dire, le simple masculin Τρίτος est absent des *HPN* et remplacé par le féminin Τρίτα en Béotie, *IG* VII, 2090; on le rencontre néanmoins comme nom de magistrat sur des monnaies d'Epidamne-Dyrrhachion¹²⁰, mais avec la forte possibilité en cette ville de l'influence d'un nom identique *Trito-* en illyrien¹²¹.

En revanche, c'est le radical pour lequel nous connaissons le plus grand nombre de dérivés par suffixation. Outre le féminin Τριτώ à Athènes, *IG* II², 12824 (V/IV^a), plusieurs masculins: Τριτίας, même cité, II² 12823 (IV^a), Τριτέας, Arcadien de Mégalopolis, *IG* V 2, 439, 39 (II^a); le père d'un Arcadien d'Orchomène à Delphes, *ibid.* p. 69, 43.

Τρίτιος φικαδίω, à Mantinée, *IG* V 2, 271, 8 (IV^a), exemple notable puisque le patronyme signifie "vingtième" (voir plus loin).

Τριταῖος à Mégalopolis, personnage cité par Pausanias, VIII, 27, 11 (III^a).

*Τριτύλος n'est pas attesté, mais Τρίτυλλος est fréquent à Rhodes, pas moins de douze exemples dans *Lexicon* I; aussi à Epidaure *IG* IV 1² 99, 5 (III^a).

Τέρτιος (?) à Lesbos, *IG* XII 2, 275, 1; forme acceptée comme dialectale avec le suffixe -γο- qui est normal dans le latin *tertius*, s'il ne s'agit pas justement de la transcription du nom romain¹²².

*Τερτίκων à Lesbos (Erésos), attesté par le dérivé patronymique Τερτικόνειος, *IG* XII 2, 526 a, 37 (IV^a). Forme notable (hapax), citée par Bechtel *HPN* mais sans commentaire; ailleurs¹²³, il a comparé un autre hapax, dans l'épigramme de Myrina, no. 46 chez Pottier–Reinach Κλευπάτρα Σαυλίκωνος γυνά qu'il rattachait de manière convaincante à l'adjectif rare σαῦλος "nonchalant". On ajoutera que la dérivation expressive en -ίκων est celle qui figure dans des nom comme Ἀθηνίκων et Ἀπελλίκων; il s'agit d'un suffixe double -ικ-ων, à accentuer paroxyton¹²⁴.

On peut passer au chiffre suivant, τέταρτος ou "quatrième".

Τέταρτος, forme simple, à Tégée, *IG* V 2, 32, 6 (IV^a ou III^a); aussi probablement à Mégalopolis, *ibid.* 469, 24 (nom au génitif sur une brique); en Laconie, *IG* V 1, 1233 (IV^a) et 26 (I^a).

Τεταρτίας à Athènes, pour un Héracléote, *IG* II² 8822 (IV^a) avec W. Peek, *Ath. Mitt.* 67 (1942), 107 sq. no. 204: [Τετα]ρτίας.

Τεταρτίων à Sparte, *IG* V 1, 212, 11 (I^a); *ibid.* *SEG* 11, 564, 22 (II^p) et 580 (II^p).

Τεταρτίδας en Messénie, *SEG* 11, 972, 38 et 104 (II^a); mercenaire messénien ou laconien mort à Alexandrie, Launey, *Armées* p. 1120.

¹¹⁸ Solin, *GPN Rom*, 1042–1044.

¹¹⁹ Approbation de H. Solin (per litteras).

¹²⁰ Münsterberg, *Beamtennamen* 40 et 41.

¹²¹ Voir entre autres mes remarques dans *Rev. Phil.* 1980, 229 (d'où *SEG* 30, 1834); dans le décret d'Athènes *IG* I², 72 = *IG* I³, 162, ce nom ne figure que comme restitution, *SEG* 32, 5 pour un Epidamnien.

¹²² Caractère dialectal défendu par Bechtel, *Aeolica*, 1909, 28, repris *HPN* 521 et *Griech. Dial.* I, 42, sans discussion de la date du texte; si le décret 275 est à dater "I BC – I AD" avec *Lexicon* I, il doit s'agir banalement de la transcription du latin *Tertius*.

¹²³ *Aeolica* 28 et 52.

¹²⁴ Bonne analyse chez Locker, *Glotta* 22 (1934), 95. Rappelons qu'on a tort d'accentuer souvent ces noms -ὼν à la suite d'un faux rapprochement avec les vieux composés de la série Λαοκόων, -κῶν.

Le radical béotien Πετρατ- sur πέτρατος est attesté par Πετράτων Béotien, *Syll.*³ 178, 44 (IV^a) = *CI Delphes* 71, 44; femme Πετράτα, VII 2075.

Sur un radical éolien, cf. τετορταίος f. Τετορτίς *IG XII Suppl.* Methymna 502, 15.

Radical τετροδ- sur τετράς “quatrième jour” (Hésiode, *H. Hermès*): Τετραδίων en Attique, *IG II²*, 12772 (IV^a) et *SEG* 35, 186 (loutrophore, IV^a). Béotien Πετραδίων à Thespies, VII 1888 b, 3 (V^a).

Un radical réduit τετρ- se retrouve dans Τέτριχος notamment Thasos, XII 8, 277, 2 (VI^a).

Il est probable qu’il faut rattacher à ce groupe le nom très rare de Tyrtée, Τυρτάιος (VII^a); avec le même suffixe que Τριταίος, il semble formé sur un radical réduit *turto-, comme l’a vu le premier A. F. Pott¹²⁵.

Pour “cinquième” on dispose aussi d’une série assez riche.

Le simple Πέμπτος en Thessalie, Phalanna, *IG IX* 2, 12888, 75 (III^a); peut-être en Crète, *I. Cret.* I, p. 148, no. 53, si le premier mot est un nom propre avec W. Peek, *SEG* 15, 565. Dérivé Πέμπτιος à Athènes, II² 5703 (III^a).

Masculin probable Πένπτις à Styra, *IG XII* 9, 56, 323 (V^a), lecture plausible (plaquette jadis à Paris).

Dérivé Πεμπτίδας, ensuite -ίδης à Thèbes, *IG VII*, 2422 + *AD* 1970 (II-I^a); ce nom se trouve aussi à Athènes et à Thasos (Πεμπτίδης).

Sur un radical simplifié Πεντ-, noter Πεντίας à Sicyone, *SEG* 11, 244, 5 (V^a).

En rapport avec πεμπάς, plus tard πεντάς “série de cinq”, les noms tardifs Πεντάδιος (Synesius, etc.), Πενταδία (Photius, Rome, etc.)¹²⁶.

L’ordinal “sixième” joue ici un rôle insignifiant. Il n’y a pas trace de noms formés à partir de έκτός. On peut seulement mentionner un nom mythique, celui du Lapithe Hexadios, qui figure une fois dans l’*Iliade*, A 264; Anciens et Modernes ont hésité sur l’origine du nom, mais il semble bien être en rapport avec ἑξάς “nombre six”, dérivation comme celle de Εἰκάδιος¹²⁷, quelle qu’ait été la motivation. Dans l’épigraphie on peut évoquer un Ἐξάδιος à Atrax de Thessalie, *IG IX* 2, 474, 12, mais c’est assurément un reflet du nom homérique, les Lapithes ayant habité la Thessalie.

L’ordinal “septième” est, en revanche, bien représenté, grâce à une série de dérivés¹²⁸.

Ἐβδομίας est ancien à Athènes, avec trois exemples du V^e s., notamment *IG I³*, 751, également 1191, 157 et 1192, 40. Plus récemment à Smyrne, *I. Smyrna* 688 I 20 (II/I^a).

Ἐβδομις, masculin à Kéos, *Lexicon I* (IV^a); f. -ίς *CI Delphes* II, 12 II 61 [Κεῖα].

Ἐβδομίσκος à Andros et surtout à Délos, plusieurs exemples (*Lexicon I*).

Ἐβδομίων à Kéos, *IG XII* 5, 609 V, 305 (IV/III^a).

Ces noms, relativement anciens, sont bien attestés dans les îles, mais disparaissent assez vite: aucune trace dans l’onomastique de Rome.

Le chiffre “huitième” semble manquer totalement, sans que nous puissions expliquer ce fait.

Le chiffre “neuvième” ou ἔνατος a laissé peu de traces.

En Attique, on connaît Ἐνατίων *IG II²*, 12200 (V/IV^a), employé aussi à Astypalée, *IG XII* 3, 178 (III/II^a).

¹²⁵ Accepté par Bechtel, *GD* II, 346, avec F. Kluge *IF* 39 (1921), 129 sq., Chantraine, *Dict. étym.* 1147 A, etc. Le nom a été employé à Iasos, *I. Iasos* 152, 41; 217, 227, etc. (II^a), sans doute en souvenir du poète.

¹²⁶ Les formes sans dentale comme Πενπιός ou Πεμπιός à Eretrie doivent être classées dans le groupe de πέμπω avec *HPN* 369; aussi Πενπόλος à Mycènes, *SGDI* 3314 (cf. Πομπόλος Bechtel *ibid.*).

¹²⁷ Sur ce nom, voir *Lexikon des frühgriechischen Epos* s. v., avec von Kamptz, *Homerische Personennamen* 241.

¹²⁸ On connaît l’importance du septième jour du mois et aussi celle du septième jour après la naissance. Il y avait un Apollon Hebdomagenes, Plutarque, *Mor.* 717 e.

On n'a de nouveau rien pour "dixième"; le fait était remarqué chez Fick–Bechtel: "warum die dekas und der achte tag ubergangen sind, ist nicht zu sagen"¹²⁹. Un "tabou" quelconque aurait-il joué un rôle ici? Simple hypothèse.

En revanche, "vingtième" est une notion qui a été très employée dans l'onomastique, ce que l'on explique par une consécration du vingtième jour, εἰκάς à Apollon, dans la mesure où cette tradition serait exacte¹³⁰; on connaît aussi un héros Ἰκάδιος, fils d'Apollon, né en Lycie ou en Crète¹³¹.

Le "vingtième" du mois se dit εἰκάς dialectalement *φικάς, ἰκάς, ηἰκάς, d'où des radicaux différents pour les noms.

Le dérivé le plus simple est Εἰκάδιος quatre exemples à Athènes, *Lexicon* II (II^a); aussi à Ilion, *I. Ilion* 64, 8 (hellenist.), à Myrina, etc. Forme archaïque φικάδιος à Mantinée, *IG* V 2, 271, 8 (IV^a); ensuite Ἰκάδιος à Délos et Samos (*Lex.* I, depuis I^a); monétaire à Smyrne, Münsterberg, *Beamtennamen* 104 (sous Claude)¹³². A Rome, diminutif de forme neutre pour un homme Ἰκάδιον *CIL* VI 14211¹³³.

Avec élargissement -ων, forme archaïsante φικαδίων connue en Béotie, Orchomène, *IG* VII 3180, 50 (III^a) et surtout en Crète, à Gortyne, *CIG* 2598 (déjà Pococke) = *I. Cret.* IV no. 364 (III^a)¹³⁴; *ibid.* no. 388, 3 (II^a); graphie en B- pour F- à Olonte, *ibid.* I, p. 266, 64 q (graffite rupestre).

Ἰκαδίων en Crète, à Lato, *I. Cret.* I p. 140, no. 27 (II^a) et p. 148, no. 52 (I^p); à Olonte, *ibid.*, p. 113, no. 4 B, 49 (II^a); à Knossos, *SEG* 17, 263 [lire -(ί)ων]; à Gortyne, *I. Cret.* IV, no. 400, 3 (II/I^a); graffite en Egypte, A. Bernand, *Pan du désert* no. 86, 4; à Milet, *Delphinion* III, 38 d et 38 s; à Delphes Ἰκαδίων K[υδ]ωνιάτας = *CI Delphes* II, 4 col. III, 58.

D'origine inconnue, un pirate Ικαδίων mentionné chez Lucilius, fr. 1292 Marx = fr. H 79 Charpin; peut-être encore un Crétois?¹³⁵ Hors de Crète: un exemple à Astypalée, un autre à Imbros, *Lexicon* I; haut personnage à Ikaros d'Arabie, *SEG* 20, 411 (III^a), cf. 35, 1476.

Autres suffixations: Ἰκάδας en Thessalie, Pythion, *IG* IX 2, 1282, 12 (I^a); Ἰκαδεύς à Messène, *IG* V 1, 1425, 1 (IV^a); comparer Εἰκαδεύς éponyme de l'association des Eikadeis à Athènes, *IG* II² 1258 (IV^a), etc. Plus récent Εἰκαδικός *IG* II² 2243, 15 (III^p)¹³⁶.

Nous en arrivons maintenant au dernier nom de cette série, qui est formé sur τριακάς "trentaine" et surtout "trentième jour", terme technique dans de nombreuses régions¹³⁷; cette veille de le néoménie est également une date notable.

Il y a tout d'abord un exemple rare de la forme simple employée pour un homme, il faut alors changer l'accent: Τριάκας est un théarodoque d'Edesse dans la grande liste delphique, col. III 60¹³⁸.

On a surtout des dérivés. Ainsi Τριακάδας à Tomi, *Syll.*³ 731 II 51 (I^a) = *Inscr. Scythia Minor*, II, Tomis, no. 2, 51.

Plus répandu est Τριακαδίων (cf. Τετραδίων). En Béotie, Kopai, *IG* VII, 2781, 14 (III^a). En Macédoine, nom assez connu à l'époque impériale: Salonique, *IG* X 2, 1, 697; à Edesse, *SEG* 12, 344 (II–III^p); à Beroia, *SEG* 35, 730 (II/III^p); un exemple à Rome, *CIL* VI 200 VI 29 (I^p).

¹²⁹ *FB*² 295.

¹³⁰ Affirmation chez Hirzel, *o. c.* 39 (il cite notamment Schulze, *Quaest. epic.* 177).

¹³¹ Rarement mentionné, Servius ad Eneid. III, 332.

¹³² D. O. A. Klose, *Die Münzprägung von Smyrna in der römischen Kaiserzeit*, 1987, pp. 221–222. En Crète, à Olonte, *I. Cret.* I p. 248, A 59 sq., est mentionné un Ἰκάδιος fils de Μόλλις "Alexandrin".

¹³³ Sur ce nom voir p. 65.

¹³⁴ Correctement cité chez Pape–Benseler 541 B, exemple 1.

¹³⁵ On y est renvoyé *ibid.*, exemple 2. L'abrégé de Festus, p. 94 et 332 Lindsay, cite d'abord *Icadion*, pour *Rhondes Icadionque*, pour deux pirates. On songe aux pirates ciliciens et insulaires, anéantis par Pompée en 67^a, cf. H. Ormerod, *Piracy in the Ancient World*², 1967, 88–96.

¹³⁶ On écartera une idée bizarre chez Fick dans *FB*², 297: "hierher Ἰκκος in Tarent und Epidauros"; ce nom bien attesté est une variante (mal expliquée) de Ἴππος, avec le substantif correspondant, Chantraine, *Dict. étym.* 468 B.

¹³⁷ Samuel, *o. c.* 30 et passim.

¹³⁸ A. Plassart, *BCH* 45 (1921), 17 (accent paroxyton sans commentaire).

Ce groupe est donc limité. Chez Fick–Bechtel et Bechtel, on y rattachait (?) un nom béotien rare Τρίαξ, Thébain, *IG* VII 2724, 6 (IV^a); encore à Thèbes un pancratiaste, *ibid.* A Tanagra, le père d'un Φορύστας, *IG* 530 = Kaibel, *Epiigr.* 938. Effectivement, une glose d'Hésychius donne: τρίαξ: τριακάς, et il est possible qu'il y ait là une forme courte, survivant dans l'onomastique: simple hypothèse.

En conclusion sur cette enquête, on peut remarquer que la diffusion des anthroponymes constitués sur des noms de nombre a été très irrégulière en grec, selon les chiffres eux-mêmes, les époques, etc. Pour leur explication, s'il en existe une qui tienne compte de tous les cas, celle qui se réfère à l'ordre de géniture reste insoutenable: comment expliquer, d'une part, la présence des chiffres "vingt" et "trente", d'autre part l'absence pratique des chiffres simples six, huit et neuf? L'explication par le jour du mois demeure donc largement préférable: l'on s'arrête précisément à trente, à partir de la néoménie.

Il faudrait, assurément, mener une étude comparative sérieuse avec la pratique d'autres langues, indo-européennes ou non. La comparaison avec le latin va en tout cas dans le même sens. Sur la question, des remarques très superficielles ont été proposées récemment par un savant russe, N. K. Kazansky¹³⁹. Les conclusions en sont largement insuffisantes et comportent des erreurs de fait¹⁴⁰.

XIX. Deux monstres onomastiques *Akanthropos* et *Arbloson**

C. Sabbione avait publié en 1975 une inscription gravée sur la tige en bronze d'un sceptre ou d'un caducée, objet sans doute votif, découvert dans une aire sacrée de Crotona et daté des environs de 500 a.C.¹⁴¹. L'alphabet utilisé présente de belles lettres achéennes (*san*, *iota* brisé et *gamma* en forme d'*iota* droit); la lecture est certaine:

ΑΦΑΝΘΡΟΠΙΟΜ Θεόγνιος

Si le second nom est clairement le génitif du patronyme Θεόγνιος, la séquence précédente a été interprétée par l'éditeur, soit comme un sigle ΑΦ suivi de l'anthroponyme Ἄνθρωπος, soit comme un seul anthroponyme Ἀκάνθρωπος dont l'éditeur¹⁴² rapprochait le nom *Ἀκανδρος que laisse supposer le nom Ἀκανδρίδας d'un timbre amphorique de Cnide, Schwyzer, *DGE* 267,3, au premier membre duquel figure la racine ἄκ- de ἀκέομαι "guérir". La première solution avait été aussitôt approuvée par M. Frederiksen¹⁴³ qui voyait dans ΑΦ l'abréviation d'un démotique suivi d'un nom simple Ἄνθρωπος, solution que j'avais défendue indépendamment dans le *Bulletin épigraphique* 1987, 747 et *REG* 101, 1988, 171. J'arguais alors du fait que le *qoppa* devant un *alpha* serait d'un emploi irrégulier et qu'un tel composé serait invraisemblable: on ne connaît d'ailleurs pas d'anthroponyme composé en -άνθρωπος tandis que le nom simple Ἄνθρωπος est attesté, Bechtel, *HPN* 477.

¹³⁹ "Indo-European Onomastics as an Historical Source", dans *Journal of Indo-European Studies* 23 (1995) 164 sqq. Il y a des bévues: p. 165, n. 15 le nom Ἐξάκεστος (Bechtel, *HPN* 32, il faut un esprit doux) n'a rien à voir avec le chiffre six! P. 167, Δίδυμος ne signifie pas "deuxième".

¹⁴⁰ Pour les noms de nombre en indo-européen et en grec, voir désormais le recueil *Indo-European Numerals*, éd. J. Gvozdanovic, Berlin–New York, 1992, 369–381 (F. M. J. Waanders).

* Parmi les dossiers laissés par Olivier Masson, Laurent Dubois a retrouvé un certain nombre de notes (XIX–XXIV) à l'état d'ébauches plus ou moins élaborées. Il les publie ici en s'efforçant de rendre au mieux la pensée de son maître. Les inexactitudes que peuvent comporter ces pages sont entièrement imputables au disciple.

¹⁴¹ *Atti del XV Convegno di Studi sulla Magna Grecia* 1975, p. 587-588: l'objet est qualifié de "puntale"; il devait être emmanché sur une haste en bois.

¹⁴² Solution adoptée par A. M. Ardovino, *Arch. Class.* 32 (1980)[1983] 50-66 (*SEG* 33, 767).

¹⁴³ *Archaeological Reports* 1976-1977[1977] p. 61, fig. 24-25.

En dépit de l'enthousiasme manifesté par G. Pugliese Carratelli¹⁴⁴ pour l'explication par un nom composé, la solution de l'abréviation est la seule admissible: le même procédé de l'abréviation d'une référence géographique ou civique par laquelle se trouve précisée l'identité d'un citoyen est désormais bien connu en Calabre, en particulier dans les tables de Locres¹⁴⁵ et à Terina, colonie de Crotona¹⁴⁶, ou encore à Sybaris¹⁴⁷.

J'ai par la suite trouvé un autre exemple méconnu de ce phénomène. G. Dontas a en effet publié un strigile de bronze de Corcyre¹⁴⁸ (IV^e a.C.) sur le quel figurait une inscription qui avait été lue Ἀρβλόσωνος, anthroponyme qui fut enregistré dans le *SEG* 25, 610, sous la forme d'un curieux nominatif "Ἀρβλόσων"¹⁴⁹. Il a échappé qu'un nom Βλόσων, quoique peu répandu, est tout à fait bien attesté et je l'ai étudié naguère, *Onom. Gr. Selecta* 493–495. Il est alors évident que le strigile porte une légende au génitif d'appartenance, dans laquelle le nom est précédé du démotique abrégé Ἀρ.

XX. Battarus et Battara(s)

On a vu que dans le *Moretum* le nom *Scybale* ne semble pas avoir été commenté par les éditeurs¹⁵⁰. Dans une autre pièce de l'*Appendix Virgiliana*, les *Dirae*, le nom *Battarus*, v. 1, 14, 30, semble avoir fait problème. L'auteur d'une méritoire édition avec traduction française de 1935, Maurice Rat, donnait cette note amusante : "*Battare* [vocatif] . . . Ce *Battare* a fait couler beaucoup d'encre. Selon les uns, c'est un arbre et ce serait même le hêtre de la première *Bucolique*; selon d'autres, il s'agirait d'un village, ou d'un fleuve, ou d'une colline, ou d'une maison de campagne; selon d'autres enfin, d'un homme et sans doute d'un poète dont ce serait le nom (βάτταρος, *nugator*, *blatero*). La question paraît insoluble."¹⁵¹

Il existe pourtant une solution. Depuis 1891, on connaît le papyrus des *Mimes* d'Héronidas et Βάτταρος est le héros de la deuxième pièce (v. 5, 49, 75 etc.). J'ai étudié ce surnom, en rapport avec βατταρίζω "bredouiller", vieux verbe déjà employé par Hipponax (VI^e a.C.). L'auteur des *Dirae* a donc sûrement puisé ce surnom à une source littéraire grecque¹⁵².

Est certainement apparenté un nom ou surnom *Battara(s)* qui ne paraît connu que par un passage des lettres de Cicéron, *Epist.* VII 9,2, et par une épitaphe de Rome, *CIL* VI 9714 avec un *C. Sulpicius c.l. Battara* (au génitif *Battarae* dans la même inscription).

J'ai déjà indiqué, *Onom. Gr. Selecta* 113–114, que la forme correspond exactement au nom ou surnom grec Βατταρῶς, le latin rendant normalement les noms grecs en -ῶς par une désinence de nominatif -a plus fréquente que -as.¹⁵³ Chez Cicéron, le personnage inconnu auquel il est fait allusion était porteur d'un surnom grec, *Battara(s)*.¹⁵⁴

¹⁴⁴ *Parola del Passato* 44 (1989) 469-470: excellente photographie de l'inscription; pour l'objet lui-même, voir P. G. Guzzo, *Storia della Calabria Antica*, 1987, 208.

¹⁴⁵ Le sigle est ici placé devant le groupe *idionyme + patronyme* et même devant la préposition ἐπί dans la mention de l'éponyme: cf. F. Costabile, *Polis ed Olimpieion a Locri Epizefiri*, 1992, 203-210.

¹⁴⁶ *DGE* 436,3.

¹⁴⁷ Cf. la dédicace de Δο. Κλεόμποτος, Hansen, *CEG* I, 1983, n° 394.

¹⁴⁸ *Arch. Delt.* XIX B Chron. 1964[1967], 315.

¹⁴⁹ Signalons que G. Daux, *BCH* 1967, p. 671, n. 1, croyait lire sur la petite photo KA Φιλosophos.

¹⁵⁰ "Nouvelles notes d'anthroponymie grecque" XIII, *ZPE* 112 (1996) 145-147.

¹⁵¹ Maurice Rat, *Virgile, La fille d'auberge (Copa) suivie des autres poèmes attribués à Virgile*, note 1048.

¹⁵² Le rapprochement fait par le *TLL* avec *Baccara*, nom d'un esclave *Raetus* chez Martial VI 59, 2; VII 92; XI 74, ne tient pas. Bonne remarque de G. Puccioni, *Herodae Mimiambi* 1950, 29.

¹⁵³ Cf. Solin, *GPNRom* 288-289, 50 ex. de *Artema(s)*, avec prédominance du nominatif en -a.

¹⁵⁴ L'explication maladroite par une "déformation plaisante" du cognomen *Vacerra* est évidemment sans autorité (*CUF* III, 1936, p. 100, en note).

XXI. Ἀρμάτιον et Συνωρίς

Ces deux noms de femmes surprenants avaient déjà été rapprochés par Bechtel, *AFN* 128 et *HPN* 603. Le premier est en effet à comprendre comme “Petit char”, le second comme “Bige”.

Exemples d' Ἀρμάτιον:

– Deux étrangères en Attique: une milésienne *IG* II² 9428, II^e/I^{er} a.C. et une dame d'Amisos 8051, II^e a.C.

– Une affranchie en Egypte, *P. Cairo Zenon*. 59698, III^e a.C.

– Une femme à Rome: *Dasumia Harmation* *CIL* VI 26754 et 26755 (I^{er} p.C.) signalé par Solin, *GPN Rom* 1154: on voit donc un nom dalmate¹⁵⁵ suivi d'un nom grec.

Exemples de Συνωρίς:

– En Attique, au IV^e a.C., *Praktika* 1949, p. 85, 9; à l'époque romaine, *IG* II² 12686.

– Une hétaïre qui a donné son nom à une comédie de Diphile, III^e a.C., *PCG* V, p. 96–99, frg. 74–78, d'après Athénée XIII 583e et VI 247a.

– A Rome 10 exemples de *Synoris*, Solin, *GPN Rom* 1154–1155.

– Une affranchie à Delphes, *SGDI* 1705 (= Mulliez n° 530), II^e a.C.

– Un nom de navire, *IG* II², 1612, l. 171, IV^e a.C. et *Hesperia* 1995, p. 198.

Bechtel, *AFN*, l.c., a proposé plusieurs explications: la συνωρίς étant un char à deux chevaux, on songerait à une femme montée sur un tel char; on pourrait aussi envisager une allusion érotique au *Veneris biga* des *Satires Ménippées* 87. Mais ceci n'est guère satisfaisant sémantiquement. Le fait que cet idionyme soit aussi celui d'un navire implique qu'il s'agit d'un nom de bon augure: on pourrait donc se demander si ce n'est pas le sème de rapidité qui explique ces noms que l'on pourrait gloser comme “Vive comme un attelage”.

XXII. Noms de femme grecs connus par la tradition latine

A. Zimmermann, *Philologus* 64 (1905) 499–505, avait consacré un article très bien informé sur le devenir latin des anthroponymes grecs en -ov. Deux d'entre eux méritent un bref commentaire.

Le cognomen grec d'une dame *Cornelia* . . . *Melapio*, *CIL* XI 964 (Reggio d'Emilie), a été bien identifié par Zimmermann, p. 503, comme le correspondant latin d'un sobriquet féminin *Μηλάπιον qui n'est autre que le nom d'un fruit hybride, mi-pomme (μῆλον), mi-poire (ἄπιον), τὸ μηλάπιον, connu par le médecin Archigénès, chez Galien 13, p. 173 Kühn, ainsi que, sous la forme *melapium* chez Pline, *NH* XV 51 (cf. J. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, 1956, p. 204).

A la page 504, Zimmermann évoque 2 exemples de l'anthroponyme féminin *Spatalio*, *CIL* XI 221 (dat. -ioni) et *Eph. Epigr.* 1 (1872) 276, p. 178 (dat. -io)¹⁵⁶. Il s'agit manifestement du correspondant latin d'un nom grec *σπατάλιον qui est un sobriquet bâti sur le nom du bracelet qui n'est véritablement connu que par sa forme latine *spatalium*, chez Juba apud Pline, *NH* 13,142, en Espagne, dans les *traditiones* *CIL* II 2060,12 et 3386,12, et au Nemus Dianae, *CIL* XIV 2215, l. 8; enfin chez Tertullien, *De cultu feminarum* 13,3. Le terme *σπατάλιον est un diminutif en -ιον du féminin σπατάλη “bracelet” attesté à Cnide, *I. Knidos* 150 = *Syll.*³ 1184, l. 1, III^e a.C.¹⁵⁷ Encore une fois le hasard de notre documentation veut qu'un terme du lexique grec soit attesté pour la première fois par un emprunt du latin et par l'onomastique.

¹⁵⁵ Cf. G. Alföldy, *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*, 1969, p. 81.

¹⁵⁶ Voir aussi Fr. Biville, *Lingua Posnaniensis*, 35 (1993 [1995]) p. 18-20.

¹⁵⁷ Dans les *Constitutiones Apostolorum* I 3, 10 (éd. Funk p. 11), qui datent du IV^e siècle, le terme σπατάλιον a le même sens que σπατάλη “luxure, débauche”.

XXIII. Femmes d'un thiasse athénien

L'inscription *IG II² 1297*, III^e a.C., contient, après une liste d'anthroponymes masculins, 21 noms de femmes.

Certains sont des sobriquets neutres rarissimes qui ne figurent pas dans les *HPN* de Bechtel, mais correspondent à des masculins thématiques bien attestés comme Φίλικον, Σίμων, Χάροπον ou même Φιλώτιον. Le nom Ἰνδόν quant à lui correspond au masculin Ἰνδός attesté à Milet, *Delphinion* 122, II l. 91, IV^e a.C., dans lequel il faut plutôt voir un sobriquet tiré de l'ethnique "Indien" (cf. Hérodote, III 94) qu'un nom tiré de l'hydronyme "Indus", Bechtel, *HPN* 555¹⁵⁸.

Le dixième nom de la première colonne est transcrit sous la forme Σίπη aussi bien par Wilhelm, le premier éditeur du texte, *Arch. Ephem.* 1905, 235, que par Kirchner et par les auteurs du *Lexicon II*. Il s'agit là d'un hapax absolu inexplicable comme tel par le grec, et l'on ne saurait alléguer un rapprochement avec σιπή "huche à pain". Le plus simple serait de supposer que le graveur a par erreur gravé une haste droite de trop après avoir déjà gravé un *gamma*. Nous serions alors en présence d'un nouvel exemple du nom de femme Σιγή dont on a plusieurs exemples depuis celui de Skyros, *IG XII* 8, 667, l. 10, V^e a.C., jusqu'aux 13 exemples de l'époque impériale à Rome, *GPNRom* p. 1252, en passant par Athènes (*Lexicon II*), Délos (*Lexicon II*) et l'Arcadie, *SEG* 23, 234. Appeler une petite fille "Silence" allait bien évidemment de soi chez un peuple devant qui Sophocle faisait dire à Ajax: v. 293 "γυναιξὶ κόσμον ἢ σιγὴ φέρει".

XXIV. Trois femmes en Attique

Dans l'épithaphe attique *Arch.Ephem.* 1980 [1982] p. 94, III^e a.C., j'ai identifié trois noms de femmes peu courants (*SEG* 32, 318).

Le plus clair est Πολίτις, féminin attendu de l'anthroponyme banal Πολίτης.

Le nom Ματα appartient à la famille des anthroponymes non grecs à radical Ματ- étudiés par L. Robert, *Noms Indigènes* 337–351. A côté du nom Μάτιον, attesté à Rhodes, *Clara Rhodos* 2 (1932) 240, à Athènes au III^e s. a.C., en *IG II² 1534 B*, l. 289, et en *IG II² 8068* pour la femme d'un homme d'Amisos, L. Robert, p. 344, pouvait citer une dame Ματα dans une épithaphe de cette même cité pontique: Μάτα Ὀλύμπου, Δημητρίου γυνή. Le nom Ματα est donc désormais attesté par au moins deux occurrences.

Le dernier nom est Μύλητον. Il se rattache vraisemblablement au nom de la meule, μύλη, mais la suffixation en -ητο- est inattendue à cause de l'absence d'un verbe μυλέω. On pourrait pourtant se demander si ce nom neutre ne serait pas l'indice de l'existence dans le lexique d'une variante *μύλητον de ἄλητον "farine de froment" du fait de l'équivalence sémantique entre les deux racines signifiant "moudre", celles de μύλη et de ἄλέω.

¹⁵⁸ Signalons une dame Ἰνδίη dans le Bosphore Cimmérien, au V^e a.C., *CIRB* 1103.